

Peut-on se mentir à soi-même ?

Reformulations :

- Est-il concrètement possible de se dissimuler à soi-même, volontairement et consciemment, une vérité que l'on connaîtrait ?
- Si cela est possible, avons-nous pour autant le droit, que ce soit moralement ou légalement, de nous cacher volontairement et sciemment la vérité ?

Problématique :

- Mentir implique nécessairement, à première vue, que qq1 connaisse la vérité, ie soit capable de dire ce qui est ou de tenir un discours cohérent avec les règles de la logique, et qu'il choisisse volontairement de dire ce qui n'est pas, de tenir des propos contradictoires, de dire le faux, à qq1 d'autre. Mentir suppose donc une dualité entre deux personnes et un double savoir chez le menteur : savoir de la vérité qu'il cache et conscience de la cacher volontairement. Or cette situation est, par définition, impossible si je suis celui auquel je mens puisque je sais cette double vérité que je voudrais me cacher. En droit il semble impossible de pouvoir se mentir à soi-même : comment pourrais-je ignorer quelque chose que je sais ?
- Mais d'un autre côté, force est de constater que bien souvent nous disons à propos d'un tel qu'il se ment à lui-même. De la même manière nous pouvons nous-mêmes être amenés à dire : « je me mentais à moi-même, je ne voulais pas voir la vérité en face ». Il semblerait donc totalement possible, les faits l'attestent, de se mentir à soi-même au sens où l'on voudrait croire à quelque chose que par ailleurs on sait pourtant être faux. Je peux comme ne pas savoir ce que je sais.
- Comment peut-on en fait se mentir à soi-même si en droit cela est impossible ? Comment puis-je faire pour me cacher la vérité que je connais ? A quelles conditions le mensonge à soi est-il possible s'il peut l'être et à quelles conditions aurais-je le droit de me mentir si cela est possible ?

Enjeux :

- Il est nécessaire de savoir si je peux me mentir à moi-même pour savoir quelle attitude je dois adopter vis à vis de moi-même : puis-je me faire confiance aveuglément ou au contraire dois-je me méfier de moi comme étant quelqu'un susceptible de me trahir, de me tromper ?
- Pour ce faire, il est nécessaire de savoir ce qu'est la conscience de l'être humain afin de pouvoir déterminer si celle-ci est une ou duelle.
- De même est-il nécessaire de savoir ce qu'est la vérité pour savoir si je peux me la cacher, ce qui présupposerait que je la connaisse ou si au contraire celle-ci est toujours à conquérir parce que jamais définitivement possédée, auquel cas ce que l'on nomme mensonge à soi peut n'être en fait qu'une étape dans un processus de connaissance de la vérité.

I- Il semble à première vue qu'il soit impossible de se mentir à soi-même : la conscience est une et je connais la vérité : je suis digne de confiance.

1- L'être humain se définit par la conscience de soi : nous sommes conscients des contenus de notre esprit, nous savons ce que nous percevons, sentons, pensons, imaginons.

L'essence même de l'être humain se définit par cette caractéristique nécessaire qui est d'être présent à soi, présence qui ne se réduit pas à la simple conscience immédiate de mes perceptions et idées mais capacité de se saisir sentant et pensant. Ainsi Descartes définit-il la conscience comme transparence à soi, dans les *Sixièmes réponses aux objections*, il affirme en effet qu'« il n'y a aucune pensée de laquelle dans le moment qu'elle est en nous, nous n'ayons une actuelle connaissance ».

Or se mentir impliquerait que je sache et ne sache pas en même temps la vérité, ce qui est par définition impossible car contradictoire : « Il est impossible qu'un même attribut appartienne et n'appartienne pas en même temps et sous le même rapport à une même chose » ainsi que l'affirme Aristote, dans le livre Gamma de *La Métaphysique* (1005 b 19-20). Si je me mens, je sais la vérité que je voudrais me cacher. Or où la cacher si je vois tout ce qui est en moi ? Le mensonge ne peut concerner strictement parlant qu'une situation d'échange linguistique entre deux personnes au moins, il faut de la séparation physique et psychique pour que l'autre ne puisse pas voir la vérité que je lui cache. Le magicien pourrait-il être dupe de ses propres tours de magie, de passe-passe ?

2- D'autre part si le mensonge à soi apparaît comme une impossibilité logique, il est aussi tout aussi absurde du point de vue, cette fois, du rapport entre le sujet et ses actes.

Nous sommes auteurs de nos choix, nous ne pouvons choisir volontairement de nous mentir sans savoir que nous faisons ce choix puisque le mensonge est par définition un acte délibéré de cacher la vérité. Or nous décidons de ce que nous faisons, nos actes nous sont imputables, nous en sommes responsables, précisément parce que ce sont les nôtres, nous en sommes la cause consciente et volontaire. Le mensonge étant le résultat d'un choix volontaire d'un sujet libre et conscient, on ne peut se mentir à soi-même parce que l'on ne peut agir délibérément sans le savoir.

Ainsi quand bien même je voudrais essayer de me mentir à moi-même, ma conscience viendrait en permanence me harceler pour me remettre face à la vérité et faire que je ne puisse pas ne pas la regarder en face : si je veux me faire croire que je suis innocent alors que je suis coupable, je ne cesserais d'être comme harcelé par la voix intérieure de la conscience qui me renverra ma culpabilité à la face, jusqu'à me hanter sous forme de cauchemars durant mes songes. Ainsi Dostoïevski décrit-il dans *Crimes et Châtiments* ce passage en Raskolnikov de l'auto-persuasion du caractère moral du crime de la vieille usurière qui vit de la misère des pauvres à la culpabilité obsédante et persécutrice qui ne lui laisse que l'aveu comme solution de sortie.

3- Enfin si je ne peux me mentir à moi-même, c'est que je suis un, l'unicité caractérise l'être humain.

Je suis une seule et même personne, ma conscience assure l'unité de mon être dans le temps, je suis celui que j'ai été et que je serai, identique par delà le changement et les différences, ma mémoire m'assure cette continuité dans l'espace et le temps. Ainsi Kant affirme dans *Anthropologie d'un point de vue pragmatique* : « posséder le Je dans sa

représentation : ce pouvoir élève l'homme infiniment au-dessus de tous les autres êtres vivants sur terre. Par-là, il est une personne ; et grâce à l'unité de la conscience dans tous les changements qui peuvent lui survenir, il est une seule et même personne ». Ainsi la dualité que présuppose le mensonge entre un menteur et un menti n'est structurellement pas possible car l'être humain est un, nulle séparation en son sein en deux êtres différents, et une telle séparation si elle était possible signerait ipso facto la disparition du sujet sain. Le schizophrène, s'il est, en un certain sens, double est par là-même malade, dans l'impossibilité de mener une vie consciente normale, il est susceptible, de ce fait, d'être interné dans un asile d'aliéné, l'aliéné étant celui qui ne s'appartient plus et en tant que tel ne sait même pas qu'il est double. Il a perdu la raison, la capacité d'être pleinement conscient de soi et de choisir librement ce qu'il fait au sens où il ne peut agir en connaissance de cause.

Si nous venons de montrer l'impossibilité logique, ontologique et psychologique du mensonge à soi, il n'en reste pas moins qu'il nous faut comprendre pourquoi le discours « il se ment à lui-même » ou « je me mentais à moi-même » est possible.

- II- S'il était effectivement et uniquement impossible de se mentir à soi-même alors il serait, de facto, tout aussi impossible de pouvoir dire de quelqu'un qu'il se ment à lui-même ou de soi-même qu'on se ment. Or, de fait, de tels discours existent, quelle valeur faut-il leur attribuer ? A quelles conditions peut-il être possible de se mentir ? La conscience est-elle en fait divisée, la vérité est-elle voilée, cachée, en conséquence puis-je me faire confiance ?

1- A quelles conditions peut-on se dire volontairement le faux ?

Il est de fait possible d'être de mauvaise foi, ie de soutenir un discours dont on sait qu'il est faux. Lors d'une discussion par exemple, je sais que j'ai tort mais je refuse de l'admettre, persévérant dans le faux en toute conscience par refus de perdre, crois-je, mon honneur, ma fierté, l'image de moi. Il semble donc que la conscience dans la mesure où elle est au service par exemple de l'image de moi, de l'amour propre, dirait Rousseau, du narcissisme, peut, du fait même de cette allégeance au moi idéal, refuser de reconnaître la vérité non seulement du discours de l'autre mais aussi de son propre discours. Je peux être de mauvaise foi avec moi-même en me parlant comme à un autre, en me répétant des phrases auxquelles je me mets à croire parce qu'elles m'arrangent.

Deux conséquences en découlent : la vérité, si elle n'est pas reconnue comme telle et dans la mesure où elle relève en son fond du simple discours, peut ne pas être reconnue, on peut faire comme si on avait raison alors même que tout nous prouve que l'on a tort. Pourquoi ? Car la vérité se définit par le fait de dire ce qui est ou d'énoncer un discours logique, or si la vérité est accord entre un discours et autre chose que lui-même c'est qu'il existe comme un jeu entre le discours et le réel ou le discours et les règles du discours, je peux me glisser dans ce jeu de manière à faire dire au langage autre chose que ce qui est, je peux l'utiliser en transgressant ses règles, cette possibilité est inhérente au langage lui-même en tant qu'outil dans les mains d'une liberté.

Ainsi Sartre dans *L'Existentialisme est un humanisme* affirme que « les gens veulent croire que l'on naît lâche ou héros », signifiant par là qu'ils prennent leurs désirs pour la réalité, cela étant possible parce que le vrai n'est que langage, je peux dès lors construire un discours qui s'accorde avec mes désirs plutôt que chercher à reconnaître un discours qui s'accorderait avec le réel. Ainsi je me voile la face, je cherche à me persuader que ce que je dis est vrai alors même que pourtant cela est faux et que par ailleurs je le sais au

moins intuitivement souvent par l'expérience subjective d'un malaise physique intérieur.

2- Mais la capacité à m'illusionner est-elle un mensonge à soi ?

Prendre ses désirs pour la réalité n'est-ce pas ce que l'on nomme s' « illusionner », se bercer d'illusions au point d'endormir sa vigilance, sa capacité à distinguer le vrai du faux ? Freud, dans *L'Avenir d'une illusion*, distingue l'illusion de l'idée délirante : « l'idée délirante est essentiellement — nous soulignons ce caractère — en contradiction avec la réalité ; l'illusion n'est pas nécessairement fausse, c'est-à-dire irréalisable ou en contradiction avec la réalité (...) Ainsi nous appelons illusion une croyance quand, dans la motivation de celle-ci, la réalisation d'un désir est prévalente, et nous ne tenons pas compte, ce faisant, des rapports de cette croyance à la réalité, tout comme l'illusion elle-même renonce à être confirmée (ou non) par le réel. ». Prendre ses désirs pour la réalité ce n'est pas, au sens du mythomane, être dupe de son désir inconscient, ce qui ne serait pas un mensonge à soi faute d'un choix conscient de mentir, mais c'est adhérer avec toute la force de son désir, de cette pulsion qui me pousse à trouver ce qui me satisfait afin d'être heureux, à un discours qui même si je me doute qu'il est faux n'en est pas moins suffisamment compatible avec le réel pour que je puisse le maintenir à titre de certitude. Le besoin de consolation, de rassurement, est tel que, pour continuer à vivre, l'instinct de conservation anime et transfère toute sa puissance dans cette idée-illusion qui est comme transfusée et me permet de supporter la dure réalité : « la détresse humaine demeure, précise Freud, et avec elle la nostalgie du père et des dieux. Les dieux gardent leur triple tâche à accomplir : exorciser les forces de la nature, nous réconcilier avec la cruauté du destin, telle qu'elle se manifeste en particulier dans la mort, et nous dédommager des souffrances et des privations que la vie en commun des civilisés impose à l'homme ».

Si je peux me raconter des histoires au sens où, pour Freud, la croyance religieuse est une illusion consolatrice, c'est parce que je peux vouloir adhérer consciemment à un discours dont je fais comme si il était sûr et certain même si un doute persiste puisque la croyance subjective se définit par l'absence de preuve objective. Mais si de telles preuves objectives sont impossibles à obtenir, le sujet peut trouver là une faille et s'y engouffrer par besoin de consolation, sans que cela ne soit rigoureusement un mensonge puisque l'on ne dispose pas de la preuve de la fausseté.

Mais pour autant on ne peut dire qu'on est là en présence d'un véritable mensonge à soi parce que l'on sait que croire n'est pas savoir même si ici ce que l'on fait c'est d'éviter de se le dire : ne pas se le formuler suffit à nous laisser croire que c'est un savoir en se laissant porter, bercer, uniquement par la force subjective de cette conviction. Donc ce que l'on nomme « se mentir » serait possible au sens où je me persuade, je me fais croire que quel que chose est vrai, mais comment un tel procédé d'auto-persuasion est-il possible ?

3- Que doit-être la conscience pour rendre possible une telle manoeuvre, un tel tour de passe-passe qui me fait prendre des vessies pour des lanternes ?

Il semble bien qu'il nous faille ici reconsidérer l'évidence et certitude communes selon lesquelles le sujet se définit par l'identité à soi, l'unité de la conscience. Sartre montre que la mauvaise foi n'est possible que parce que « la conscience est un être pour lequel il est dans son être conscience du néant de son être » (*Etre et Néant*, p. 82/ Tell), « La mauvaise foi a en apparence la structure du mensonge » (p. 84). Comment cela peut-il être possible ? Pour être sincère avec soi-même, Sartre montre « qu'il faut que l'homme

ne soit pour lui-même que ce qu'il est, en un mot qu'il soit pleinement et uniquement ce qu'il est. Mais n'est-ce pas précisément la définition de l'en-soi – ou, si l'on préfère, le principe d'identité ? » (p. 94). Mais si le mode d'être de l'en-soi peut être un idéal, c'est bien que ce mode d'existence n'est pas celui qui est constitutif de la réalité humaine : « il faut que la réalité humaine ne soit pas nécessairement ce qu'elle est, puisse être ce qu'elle n'est pas », or ce que Sartre met à jour c'est que si la mauvaise foi et la sincérité sont possibles c'est bien que l'être humain se définit comme possibilité d'être ou de n'être pas ce qu'il est au sens où son mode d'être spécifique est d'être pour-soi, capacité innée de se distancier de soi au contraire de l'en soi qui est pure coïncidence à soi.

Ainsi l'exemple du garçon de café nous donne à voir que l'être est de mauvaise foi quand il fait comme si il n'était pas pour-soi, libre de se projeter autre qu'il n'est, libre de se constituer son identité, qui est toujours à l'horizon de lui-même parce qu'elle est, pour finir, somme de ses actes. C'est l'être même de la conscience qui rend possible le mensonge à soi précisément en tant qu'elle est capacité à prendre du recul, de la distance à soi pour se considérer comme du dehors dans un mouvement d'objectivation qui n'est possible que parce que je suis subjectivité me projetant dans des jugements, dans des constructions de moi-même auxquelles je peux choisir de croire, d'adhérer si je me projette de mauvaise foi.

Mais comment puis-je croire être ce que je sais ne pas être ? Il reste à éclaircir les conditions de possibilité de la « foi » de la mauvaise foi : « comment peut-on croire de mauvaise foi aux concepts qu'on forge tout exprès pour se persuader ? » (p. 104). Il suffit que je n'aie pas vu du côté du doute, que je n'approfondisse pas, que je reste en surface des impressions subjectives. Il suffit que je laisse flotter mes convictions sans les examiner à fond, les mettre à l'épreuve, les questionner, il suffit donc pour croire à ce dont j'ai l'intuition que c'est faux que je ne pose pas de manière discursive cette méfiance, je pêche par négligence, je me laisse endormir par le discours que je tiens sur moi, je me raconte des histoires à dormir debout, et à force de me les répéter j'arrive à faire taire les doutes éventuels, les velléités de vérification, le désir d'enquête. Il suffit donc que je ne cherche pas à prendre conscience de moi, du sens de ce que j'affirme, que je ne fasse pas cet effort, dont je suis pourtant toujours en puissance capable, pour que de facto je me laisse bercer par les sornettes que je débite quand bien même je sens, plus que je ne sais, que celles-ci sont fausses. C'est donc au moyen de « la paresse et de la lâcheté », ainsi que l'identifiait Kant dans *Qu'est-ce que les Lumières*, que je peux me mentir à moi-même parce que je ne cherche pas à prendre conscience, à savoir si ce que je dis est véritablement vrai comme cela en a l'air ou pas. Je m'en tiens aux apparences que je déploie à mes yeux, je me laisse hypnotiser par elles sans chercher activement à voir plus loin, car « on se met de mauvaise foi comme on s'endort et on est de mauvaise foi comme on rêve » (p. 105). Le ressort de la mauvaise foi comme de la bonne foi est le même : le désir d'exister comme en-soi-pour-soi dont Sartre fait la passion humaine par excellence : le refus de la liberté et de la conscience humaine en tant qu'elle implique la non coïncidence à soi du pour-soi.

- III- En conséquence, je dois toujours être vigilant car la conscience est tributaire de mon désir qui manie ma liberté et ma connaissance : la connaissance de la vérité est toujours le résultat d'un travail de questionnement de mes certitudes.

1- Le mensonge à soi un « comme si » : métaphore.

Il nous faut enfin préciser clairement les choses : d'un point de vue de la rigueur des définitions, on ne peut parler de « mensonge à soi » que de manière métaphorique, qu'en

l'accompagnant d'un « comme si » qui indique d'emblée que l'on ne peut parler strictement de mensonge puisqu'il est impossible de savoir et de vouloir choisir de se cacher une vérité que l'on connaîtrait parfaitement tout en l'ignorant au même moment. Mais de cette impossibilité logique on ne fait, pour autant, pas disparaître la capacité que l'être humain possède, du fait même de la structure de la conscience, de jouer sur le fait que conscience n'est pas nécessairement et automatiquement synonyme de conscience de soi. Je peux laisser le doute flotter et profiter de ce doute pour nourrir une croyance. Cela est possible.

Pourquoi alors parle-t-on de mensonge ? Pour porter un jugement moral sur cette pratique humaine, pour la valoriser de manière négative en pointant la malhonnêteté de cette conduite humaine. Pourquoi une telle valeur négative ? Parce qu'elle apparaît comme de la lâcheté, comme un refus d'assumer la vérité et la liberté, comme au fond un refus d'assumer ses responsabilités humaines pour se protéger, par paresse ou par peur. L'être humain n'a donc pas un rapport neutre à la vérité, il a un rapport affectif, elle est indissociable de ses émotions, désirs et craintes. Or regarder ailleurs, porter le projecteur de sa conscience sur autre chose que la vérité, ce qui est, c'est s'empêcher d'assumer ses responsabilités vis à vis d'autrui. Mais le sujet présuppose que faire comme si on se mentait est condamnable à mon égard mais ai-je des devoirs vis à vis de moi-même : dois-je prendre conscience ? Dois-je me dire la vérité, regarder la vérité en face ?

N'est-ce pas là un choix possible parmi d'autres à laisser à la libre appréciation de chacun ? Un être qui vit avec les autres peut-il, sans que cela n'ait de conséquences sur les autres, se voiler la face ? Peut-on accepter, par exemple, que cette mère qui se croit, se pense, se dit bonne mère et qui sadise ses enfants, se considère comme libre d'avoir sa propre manière de voir les choses ? Nos relations aux autres ne sont-elles pas dépendantes des relations que nous avons à nous mêmes ? Pouvons-nous demander des comptes à quelqu'un par rapport à ce qu'il se dit à lui-même ? Etre en société c'est découvrir que le privé déborde sans cesse sur le public et que je ne peux, sans conséquence sur autrui, me dire ce que je veux, me persuader de ce que je veux.

2- Mais quand bien même ce serait le cas, l'idée qu'il soit obligatoire de voir la vérité en face présuppose qu'il soit possible pour un sujet de connaître la vérité de manière certaine et infaillible notamment en terme de connaissance de soi. Or la possession de fait d'une telle connaissance vraie sur soi est-elle possible ?

Ce que l'on observe et comprend, c'est que le savoir que l'être humain acquiert sur lui-même et sur le monde est un savoir fait d'erreurs surmontées, or se tromper ce n'est pas se mentir. Ainsi ce que l'on prend du dehors ou après coup pour du mensonge ne peut-il pas être parfois une simple difficulté à discerner ce qui est vrai de ce qui est faux ? Force est de constater que bien souvent nous disons d'autrui qu'il se ment à lui-même mais ce jugement qui est subjectif et qui prétend à l'objectivité juge du dehors. Or peut-être que, du point de vue subjectif du sujet, celui-ci est tout simplement dans une situation difficile qui n'est ni du déni, qui est un refus inconscient de reconnaître la vérité, ni du mensonge volontaire parce que la personne est dans une phase où elle ne distingue pas suffisamment des choses qui sont encore confuses, mélangées, non claires et évidentes. L'accès à la vérité peut se faire selon un processus de maturation, d'ajustement de la vision, voire d'accommodement au vrai.

On peut penser à « l'Allégorie de la caverne », passage de la *République* de Platon, où l'on voit bien qu'un temps est nécessaire à celui qui passe de l'obscurité à la lumière, temps irréductible qui est imperceptible à celui qui n'en n'a pas besoin, ou est déjà familier avec le vrai. Cette ignorance du facteur temps irréductible à la connaissance de la vérité

peut conduire quelqu'un à se moquer de celui qui ne distingue rien, comme c'est le cas de ceux qui, restés dans la caverne, voient revenir le philosophe qui a du mal à distinguer les ombres, et peut ainsi prêter au jugement : il ne veut pas reconnaître la vérité, il se ment à lui-même. Prudence donc quand il s'agit de juger autrui : peut-être est-il en train d'approcher de la vérité avec difficulté, vérité qui est de plus toujours en construction.

3- De même, parler de mensonge à soi c'est tenir un certain discours sur l'être du sujet et peut-être croire que l'unité intérieure, l'accord de soi à soi, est une donnée.

Or nous l'avons vu cette unité est toujours à l'horizon d'une quête à enclenchée suite à la rencontre d'une énigme. Ainsi dans *L'Apologie de Socrate*, Platon met Socrate face à la parole oraculaire et ambiguë d'Apollon. Cette élection mystérieuse (« Socrate est le plus sage de tous les hommes »), l'enquête qu'elle lance, la découverte d'un nouveau sens de la sagesse, est un processus d'unification par dépassement de la contradiction intérieure : la conscience que Socrate a de lui-même de ne posséder aucune sagesse et la prise de conscience du sens du mot « sagesse humaine » pour Apollon. L'unité intérieure est à construire si tel est le vœu de la liberté singulière : il faut choisir la recherche de la vérité. La vérité sur soi n'est pas donnée mais est une tâche : ce que l'on pense être vrai sur soi n'est-ce pas une croyance fautive ? L'identité est une construction faite d'erreurs surmontées, encore faut-il avoir le désir de se connaître. Il y a un jeu entre croire et savoir, il est possible de jouer sur ce jeu.

Ainsi le sujet a à s'objectiver dans le monde, dans les relations avec les autres, s'il veut pouvoir véritablement se connaître et c'est là un mouvement dont Hegel dit, dans *L'Esthétique*, qu'il est un besoin naturel de contempler dans le monde son propre reflet. Ainsi si le sujet désire savoir s'il se voile la vérité ou non qu'il contemple ses actes, ses relations avec autrui : ils lui parlent de lui avec plus de vérité que quand il est dans une approche strictement théorique de la prise de conscience de soi. Contemple tes œuvres et tu sauras qui tu es pour l'instant et peut-être pourras-tu alors décider de qui tu voudras être à l'avenir et pour finir. L'unité est à conquérir et cette conquête n'est possible que moyennant choix et travail pour faire exister ce qui peut rester à l'état de souhait, ne pas assumer cela c'est regarder ailleurs que face à soi, c'est renoncer à se regarder en face, c'est se manquer.

Conclusion :

Nous voulions savoir s'il était possible de se mentir à soi-même or nous avons montré que contrairement aux apparences un mensonge rigoureusement parlant à soi est structurellement impossible. Cependant cela ne signifie pas pour autant que l'on puisse se faire aveuglément confiance : l'être même de la structure de la conscience et de l'humain, sa liberté fondamentale, lui permet de choisir de ne pas soulever les voiles, de ne pas mener d'enquête, de ne pas vouloir aller à la recherche de la vérité pour se contenter d'une identité bigarrée, faite de coup de projecteur qui laisse dans l'ombre, l'air de rien, nombre d'aspects de soi troubles sur lesquels l'individu peut souhaiter ne pas vouloir porter son regard. De même l'être même de la vérité que ce soit au niveau de la connaissance de soi ou du monde est toujours en construction, l'identité singulière la conquête d'une vie. Faut-il vouloir connaître la vérité ?

Textes Annexes :

- **Freud**, *Nouvelles conférences sur la psychanalyse* (1932).

La psychanalyse a fourni à la critique de la conception religieuse du monde un dernier argument en montrant que la religion doit son origine à la faiblesse de l'enfant et en attribuant son contenu aux désirs et aux besoins infantiles encore subsistants à l'âge adulte. Il ne s'agit pas là, à proprement parler, d'une réfutation de la religion, mais bien d'une mise au point nécessaire de nos connaissances en ce qui les concerne.

- **Freud**, *L'Avenir d'une illusion* (1927), chap.IX.

Ainsi je suis en contradiction avec vous lorsque, poursuivant vos déductions, vous dites que l'homme ne saurait absolument pas se passer de la consolation que lui apporte l'illusion religieuse, que, sans elle, il ne supporterait pas le poids de la vie, la réalité cruelle. Oui, cela est vrai de l'homme à qui vous avez instillé dès l'enfance le doux - ou doux et amer - poison. Mais de l'autre, qui a été élevé dans la sobriété ? Peut-être celui qui ne souffre d'aucune névrose n'a-t-il pas besoin d'ivresse pour étourdir celle-ci. Sans aucun doute l'homme alors se trouvera dans une situation difficile ; il sera contraint de s'avouer toute sa détresse, sa petitesse dans l'ensemble de l'univers ; il ne sera plus le centre de la création, l'objet des tendres soins d'une providence bienveillante. Il se trouvera dans la même situation qu'un enfant qui a quitté la maison paternelle, où il se sentait si bien et où il avait chaud. Mais le stade de l'infantilisme n'est-il pas destiné à être dépassé ? L'homme ne peut pas éternellement demeurer un enfant, il lui faut enfin s'aventurer dans un univers hostile. On peut appeler cela « l'éducation en vue de la réalité » ; ai-je besoin de vous dire que mon unique dessein, en écrivant cette étude, est d'attirer l'attention sur la nécessité qui s'impose de réaliser ce progrès.

(...) Ces idées religieuses, qui professent d'être des dogmes, ne sont pas le résidu de l'expérience ou le résultat final de la réflexion : elles sont des illusions, la réalisation des désirs les plus anciens, les plus forts, les plus pressants de l'humanité; le secret de leur force est la force de ces désirs. Nous le savons déjà : l'impression terrifiante de la détresse infantile avait éveillé le besoin d'être protégé - protégé en étant aimé - besoin auquel le père a satisfait; la reconnaissance du fait que cette détresse dure toute la vie a fait que l'homme s'est cramponné à un père, à un père cette fois plus puissant. L'angoisse humaine en face des dangers de la vie s'apaise à la pensée du règne bienveillant de la Providence divine, l'institution d'un ordre moral de l'univers assure la réalisation des exigences de la justice, si souvent demeurées irréalisées dans les civilisations humaines, et la prolongation de l'existence terrestre par une vie future fournit les cadres de temps et de lieu où ces désirs se réaliseront. Des réponses aux questions que se pose la curiosité humaine touchant ces énigmes : la genèse de l'univers, le rapport entre le corporel et le spirituel, s'élaborent suivant les prémisses du système religieux. Et c'est un formidable allègement pour l'âme individuelle que de voir les conflits de l'enfance émanés du complexe paternel - conflits jamais entièrement résolus - ,lui être pour ainsi dire enlevés et recevoir une solution acceptée de tous. (...) Nous le répéterons : les doctrines religieuses sont toutes des illusions, on ne peut les prouver, et personne ne peut être contraint à les tenir pour vraies, à y croire.